

**Une aventure commencée à l'âge de cinq ans**

■ Parisien amoureux de sa ville, Alexandre Tharaud naît en 1968 dans une famille d'artistes. Son père est baryton et met en scène des opéras. Sa mère est danseuse classique. Ses parents l'assoient derrière un piano à l'âge de cinq ans, comme ils l'ont fait avec sa sœur aînée. Alexandre suit le chemin escarpé sur lequel on engage les jeunes musiciens doués. Il garde un souvenir très ému de son premier professeur – «*presque une deuxième mère*», dit-il – mais vit des années difficiles à partir de son entrée au Conservatoire national, à 14 ans. L'expérience s'avère «*traumatisante*» : l'élève entre en conflit avec tous ses professeurs, à quelques exceptions près. «*Je ne pouvais dormir qu'avec la lumière allumée*», se souvient-il. À 20 ans, il sort du Conservatoire et se trouve démuné. Il n'a pas d'agent, n'enregistre pas de disque, ne donne pas de concert et s'interroge sur son avenir. Il tient bon pourtant, apprend à devenir son propre professeur, développe son amour pour la musique de chambre et un répertoire original (Chabrier, Milhaud, Poulenc...). Le grand déclic se produit en 2001 avec son enregistrement, hardi, des *Suites pour clavecin* de Rameau qu'il interprète sur un piano moderne. Avec son intégrale de l'œuvre pour piano de Ravel, il reçoit en 2003 une pluie de récompenses prestigieuses. Son dernier disque, un enregistrement des concertos italiens de Jean-Sébastien Bach, a également reçu un accueil enthousiaste. Alexandre Tharaud se produit partout dans le monde, en récital ou comme soliste invité.

(Disques Harmonia Mundi.)

ARNO TULMAY/R.

Alexandre Tharaud, au piano, avec le ténor Jean Delescluse. La peur fait partie de la vie de tous les artistes et nourrit de saisissantes images.

**UN HOMME, UN INSTRUMENT 1/5** Le concertiste français, encensé pour ses enregistrements de Rameau, Ravel ou Bach, entretient par le manque sa relation à l'instrument

# Alexandre Tharaud, un pianiste sans piano

On dit qu'en amitié, c'est la distance qu'il faut apprécier. Alexandre Tharaud, parlant du piano comme d'une «*deuxième personne*», un «*partenaire*» ou un «*compagnon*» auquel il faut prêter attention, semble se nourrir de ce précepte dans la relation complexe qu'il entretient avec l'instrument de sa vie. Quoi de plus fort, de plus intime, que le lien unissant depuis l'enfance un grand musicien à ce qui est bien plus qu'un «*outil*» et qui façonne son existence? Cette passion-là, se dit-on, ne peut s'épanouir que dans la fusion. Le concertiste français, pourtant, n'est pas de ceux pour qui l'instrument est un prolongement inséparable d'eux-mêmes. Contrairement à nombre de ses collègues virtuoses, condamnés comme lui à entretenir quotidiennement le geste et à répéter longuement les partitions, il ne possède aucun piano chez lui.

«*Pour travailler, j'ai recours à un réseau d'amis, glisse-t-il, en sortant trois jeux de clés des poches de son jean. C'est une organisation, car j'aime pouvoir bénéficier du même instrument pendant au moins trois jours, mais pour parvenir à me concentrer, je préfère que mes amis soient absents. Étrangement, leurs livres, leurs objets m'aident. C'est comme s'ils me communiquaient une partie de leur énergie. Je leur dis souvent qu'en me prêtant leur appartement, ils travaillent pour moi.*»

Cette singulière méthode de répétition n'a

rien d'un caprice ou d'une bizarrerie chic. Alexandre Tharaud n'a plus aucun piano chez lui depuis plus de sept ans et estime avoir progressé en éloignant l'instrument de son univers quotidien. En termes de concentration d'abord. «*Lorsque j'avais un piano à la maison, j'y passais la journée*, poursuit-il. *Je déchiffrais des partitions pour me faire plaisir, je composais, mais je ne travaillais pas réellement. Il a fallu que je m'en sépare pour retrouver une discipline. Aujourd'hui,*

**«Lorsqu'on est enfant, le piano est un objet énorme, impressionnant. On ne voit pas ses entrailles, il porte une part de mystère.»**

*je me rends aux répétitions uniquement avec les partitions dont j'ai besoin. Je n'ouvre pas les volets en arrivant chez mes amis. J'essaie de ne pas travailler trop longtemps, mais de conserver une attention extrême.»*

La rencontre avec ce piano-partenaire ne semble pouvoir se dérouler que par le biais d'une médiation. Sur scène, le public est là, l'homme et l'objet doivent s'entendre. Les autres jours, l'entraînement a lieu en terrain neutre, dans l'un de ces appartements géné-

reusement mis à disposition, qui définissent des univers à la fois privés et marqués d'une autre présence.

Grâce à cette distance qu'il met entre son instrument et lui, Alexandre Tharaud crée un manque dont il tire profit. «*En n'ayant pas de piano chez moi, j'attise mon désir de jouer. C'est précieux, car beaucoup d'interprètes sentent s'évanouir ce désir à un moment ou à un autre de leur carrière. Cette distance, ce manque sont des ressorts puissants. Lorsque j'arrive pour répéter, je me précipite sur le clavier avec gourmandise.*»

Le pianiste se plaît aussi à passer d'un instrument à l'autre. Après sa sortie du Conservatoire, il a continué à travailler sans autre oreille experte que la sienne. Pour apprendre à «*s'écouter*», il a pris l'habitude à l'époque de s'enregistrer sur de petits magnétophones. «*Le son était de mauvaise qualité, et tous les défauts de jeu semblaient grossis, comme par un effet de loupe*, explique-t-il. *J'ai beaucoup travaillé à partir de ce support.*» Pour le moins originale, la méthode continue de porter ses fruits. «*Les pianos sur lesquels je répète aujourd'hui ne sont pas des instruments de concert*, ajoute-t-il. *Lorsqu'on prend l'habitude de changer d'instrument et de s'accommoder de leurs failles, on est obligé d'aller chercher très loin pour en sortir quelque chose.*»

Dans ses pires cauchemars, Alexandre Tharaud entre nu en scène, pendant qu'un orchestre commence à jouer le début d'un

concerto de Mozart qu'il ne connaît absolument pas... «*Cela m'arrive avant certains concerts*, confie-t-il. *C'est une sensation horrible, mais je me réveille très vite.*» La peur fait partie de la vie de tous les artistes et nourrit de saisissantes images. À chacun ses visions d'horreur! Pour certains, les touches noires et blanches du piano ont vite fait de se transformer en une implacable mâchoire prête à dévorer le présomptueux qui s'en approche...

Ce n'est pas l'instrument, pourtant, qui effraie Alexandre Tharaud. «*Il ne me fait pas peur, je suis né avec*, affirme-t-il. *Certes, lorsqu'on est enfant, le piano est un objet énorme, impressionnant. On ne voit pas ses entrailles, il porte une part de mystère. Mais c'est aussi un confident auquel on livre son jardin secret et grâce auquel on peut s'exprimer. Non, ce qui provoque la peur, ce sont les professeurs, les camarades de conservatoire, les concours qui engendrent une pression terrible.*» Le jeune interprète avoue que son trac s'est toujours cristallisé sur ses problèmes de mémoire. «*L'hiver dernier, j'ai encore été horriblement malade à la veille d'un concert à Buenos Aires*, confie-t-il. *J'en ai eu assez de vieillir de trois ans à chaque fois. Maintenant, je joue constamment avec une partition et m'en trouve soulagé. Je suis moins dans ma bulle et me sens plus près du public.*» Le piano, lui, reste ce compagnon de toujours. Si loin, si proche.

ARNAUD SCHWARTZ

## La semaine prochaine dans **La Croix**

**Lundi 18 juillet****LES GRANDES FAMILLES DU CIRQUE**  
Cinq grands noms sur cinq jours**Mardi 19****SCIENCES & ÉTHIQUE:**  
Hivernage à Concordia**Mercredi 20****PARENTS & ENFANTS:**  
Une famille africaine**Vendredi 22****FORUM & DÉBATS:**  
Le Liban**Samedi 23 et dimanche 24****«CHEMINS FAISANT»**  
Cette semaine dans «**La Croix**» :  
Les marches de Lorraine**RELIGION & SPIRITUALITÉS:**  
La spiritualité de l'architecture